12 Fevrier, 1847. | Vol. III. No. 103

JOURNAL SEMI-HEBDOMADAIRE,

La Revue Canadienne publie un Album littéraire et musical, paraissant tous les mois, par livraison de 32 pages de matières littéraires et 4 pages de musique. Les douze livraisons de l'année contiennent la matière de 10 volumes ordinaires.

ON S'ABONNE :

A Montreal, AUX BUREAUX, No. 15, RUE ST. VINCENT.

A Quebec, CHEZ M. F. X. JULIEN, MAISON DE LA CORPORATION.

# La Revue Canadienne,

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL, ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

Education. Industrie. Progrès.

PARAISSANT LES Mardi et Vendredi

CONDITIONS D'ABONNEMENT.

(Payable d'avance.)

Abonnement au Journal du Samedi, par an, adresse seul, ..... £1 0 0

Abonnement à l'Album Messuel, Littéraire et Musical, seul, ..... £1 0 0

Aux deux publications réunies, ..... £1 10 0

PRIX DES ANNONCES.

Six lignes et au-dessous, première insertion. ..... 2s 6d

Dix lignes et au-dessous, première insertion. ..... 3s 6d

Au-dessus par ligne, ..... 2d

Toute insertion subséquente, le quart du prix.

(Affranchir les lettres.)

LE Comité des Souscripteurs pour la publication et la distribution gratuites, sous forme de pamphlet, de la LECTURE de M. PARENT sur l'*Etude de l'Economie Politique*, annonce une première distribution comme suit :

| | | |
|---|---|---|
| Aux 8 collèges du Bas-Canada, 12 exemplaires chacun | | 96 |
| District de Québec : | Aux commissaires d'écoles. | 100 |
| " " | Aux curés | 100 |
| " Trois-Rivières : | Aux commissaires d'écoles. | 50 |
| " " | Aux curés | 50 |
| " de Montréal : | Aux commissaires d'écoles. | 200 |
| " " | Aux curés | 200 |
| " " | A l'auteur | 12 |
| " " | Aux souscripteurs | 70 |
| | | 878 |

Chaque secrétaire d'écoles et chaque curé du District de Montréal trouvera un exemplaire déposé pour lui chez MM. FABRE & Cie, à Montréal.

Dès que des Agences seront établies à Québec et Trois-Rivières, nous leur adresserons les exemplaires destinés à leurs districts. Tous les fonds souscrits ayant été employés à l'impression de l'ouvrage, le comité se voit dans la nécessité de rechercher les moyens d'une distribution gratuite. L'on se flatte que des agens volontaires s'offriront pour cette cause philanthropique.

Messieurs les Souscripteurs qui n'ont pas encore reçu leurs exemplaires, sont respectueusement priés de passer chez M. D. E. PAPINEAU, Notaire, rue Notre-Dame où ces exemplaires ont été déposés pour eux.

Montréal, 26 janvier 1847.

SLEIGHS ! SLEIGHS ! SLEIGHS!

LES soussignés disposent maintenant de leurs fonds étendu de voitures d'Hiver, à une réduction de 25 POUR CENT de leurs prix ordinaires.

M. & P. GAVIN,
Coin des rues Bleury et Craig.

Montréal, 29 janv.

BANQUE D'EPARGNES
DE LA CITÉ ET DU DISTRICT.

AVIS est par les présentes donné que cette institution paiera CINQ PAR CENT sur tous les Dépots, qui seront faits le et après le premier Janvier courant.

Les DÉPOTS sont reçus tous les jours de dix à trois heures et de six à huit heures dans les soirées des samedis et lundis (les fêtes exceptées). Les application pour autres affaires requerrant l'attention du Bureau doivent être envoyées les Jeudis ou Vendredis, vû que le Bureau des Directeurs se réunit régulièrement tous les samedis. Cependant, si les circonstances l'exigeaient, on pourrait s'occuper des demandes ou applications qui seraient faites, aucun autre jour dans la semaine. Le Président et le vice Président étant tous les jours présents au Bureau de la Banque.

JOHN COLLINS,
Secrétaire et Trésorier.

Bureau de la Banque d'Epargnes de la Cité et du District, No 46 grande rue St. Jacques, à coté de l'Ottawa Hôtel.

AVIS public est par les présentes donné que M. Louis G. Normandeau de L'Assomption, et Dame Thérèse Normandeau, veuve de feu Pierre Auger, ne peuvent révoquer la procuration qu'ils ont donnée au soussigné tant que les dettes de la succession Normandeau ne seront pas acquittées, ainsi que comportait la dite procuration faisant partie de l'acte de partage passé devant MM. Girouard et Brault, notaires, et tel que le leur a intimé le soussigné par le ministère de Mtr. C. A. Brault, Notaire, et en conséquence les personnes qui peuvent avoir quelque affaire à regler avec la dite succession, sont priées de s'adresser au soussigné, comme par le passé.

LOUIS DÉLAGRAVE,
29 janv. Procureur des héritier Normandeau.

LIBRAIRIE CANADIENNE

*No. 3. Rue St. Vincent.*

PRIX REDUITS

Et a 5 Pour 100

Meilleur marché que partout Ailleurs.

LES Soussignés viennent de REDUIRE de NOUVEAU les PRIX des LIVRES en usage dans les Ecoles Elémentaires, et ils les vendent à 5 pour 100 MEILLEUR MARCHE que PARTOUT AILLEURS, pour Argent Comptant.

Ils ont aussi constamment en main, un assortiment très considérable de PAPIER, PLUMES, ENCRE, ENCRIERS, EXEMPLES D'ECRITURE, CIRE, OUBLIES, &c. &c. &c., à des prix très modiques.

Les ordres confiés à leurs soins seront exécutés avec ponctualité et célérité.

E. R. FABRE & CIE.

2 fevrier.

*A VENDRE,*

1o. UN TERRAIN sur la rue de la Fabrique ou Marché-Neuf, de 108 pieds de front sur 80 pieds de profondeur, avec deux Maisons de 54 pieds de front chaque, y compris les passages, voûtes et autres bâtisses, rapportant l'une, un loyer de £100 et l'autre un loyer de £150 par année.

2o.— Un autre terrain sur la rue St. Vincent de 156 pieds de front sur 104 pieds de profondeur avec une maison de 29 pieds et une autre de 55 pieds de front et autres bâtimens, rapportant un loyer de £200 par année.

3o.— Un autre terrain au Côteau Barron, de 270 pieds de front sur 165 de profondeur.

4o.— Un autre terrain situé au Pied du Courant, de 100 pieds de front sur 89 pieds de profondeur.

5o — Un autre terrain situé au même lieu, de 50 pieds sur 100 pieds.

Un quart du prix seulement sera exigible après la ratification de l'acte de Vente demandée par l'acquéreur, ou quatre mois après la date d'icelui, dans le cas où il ne serait pas demandé une telle ratification, et le reste du prix sera par termes faciles. Pour les conditions s'adresser à SERAFINO GIRALDI ou à ALEXIS GIARD, Avocat.

22 janv.

LACOSTE & MORIN

Notaires Publics,

Bureau coin des Rues St. Laurent et des Fortifications.

26 janv. 1847.

FEUILLETON DE LA REVUE CANADIENNE.

LES VACANCES

## D'un Fils de Famille.

(*Suite.*)

Le reste du jour parut long à Roger. Il trouva, en rentrant au château, nombreuse compagnie : deux familles du voisinage qu'il fallut entretenir et distraire jusqu'au soir. Rien ne l'intéressa. La conversation lui parut monotone, la promenade mal choisie. Enfin, quand les voitures quitèrent le perron emportant les hôtes importuns, il fut soulagé, et s'enfonça dans les bosquets pour respirer à l'aise. Sa pensée rappelait une à une les paroles sorties le matin de la bouche de Marguerite, la touchante simplicité qui les dictait, et les charmes de cette affection qui s'emparait si rapidement de tout son être.

Les rencontres fortuites, mais attendues, les doux entretiens se renouvelèrent fréquemment, tantôt dans le voisinage du château ou des travaux appelaient Roger, tantôt au bois, que Marguerite traversait de temps en temps pour se rendre au village ; quelquefois même à la ferme où personne ne semblait remarquer cette intimité. La pauvre enfant !... Maintenant sa vie était doublée ; elle avait cédé peu à peu au despotique sentiment qui la subjugait. Elle marchait souriante et le front radieux comme si elle eût porté la couronne de toutes les félicités, et dans sa candeur, pleine de gratitude pour la consolation inespérée qui lui était offerte, elle remerciait la Providence d'avoir si largement compensé toutes les mystérieuses privations auxquelles son âme avait été soumise.

Mme d'Anthoirs, plus occupée de son fils qu'elle ne lui paraissait l'être, était la seule, avec Joseph, qui observait et comprit le danger qui menaçait cette intéressante jeune fille.— Mais, comme tant de mères sages et chrétiennes cependant ; disons-le en passant, scrupuleuse et timorée à beaucoup d'autres égards moins importans, elle voyait presque sans peine et laissait grandir sans remords un de ses attachemens qui, en protégeant puissamment les jeunes hommes contre des passions décevantes ou immorales, ne compromettent, en général, que celles qui les ont innocemment partagées.

Un soir, espérant encore ou plutôt attendant son ami, Marguerite avait porté ses pas vers un petit étang entouré de bouquets d'arbres, et dont la rive était bordée d'églantiers et d'aubépine rose. Des faisceaux de genêts, des joncs gigantesques, les pieds baignés dans l'eau, élevaient leur tête verdoyante, et s'avançaient jusqu'au milieu de sa nappe unie et bleuâtre. Là, des pyramides de digitales violettes s'élançaient orgueilleusement dans l'air et dominaient en souveraines les blancs nénuphars qui semblaient prosternés autour d'elles.

Tout en foulant doucement le gazon, rêveuse, impatiente, elle admirait ces belles plantes, et sautant dans un bateau qu'abritait une petite anse, elle se disposait à aller faire un bouquet, lorsque Roger, qui l'avait suivie, s'y jeta aussitôt en riant, et se mit à ramer jusqu'au parterre humide. Là, l'un et l'autre le moissonnèrent à l'envi en se renvoyant les plus gracieuses paroles. Puis elle s'assit sur l'arrière de l'esquif, et commença à grouper avec goût les pauvres victimes de leur jeux charmans qui gisaient sur ses genoux et jusqu'au fond du bateau. Coquettement posée et naïve à la fois, on l'eût prise ainsi pour l'humble Ondine de ce petit lac, tandis que Roger, debout à l'autre extrémité et penché sur son aviron, la contemplait dans une muette extase. Enfin, entraîné par le calme et la délicieuse mélancolie de ce lieu ravissant, il se mit à chanter quelques vers simples et tendres. Et l'enfant oublia ses fleurs ; les yeux et le cœur suspendus à ce chant, elle écouta charmée... Lui, fasciné à son tour, s'affaisa jusqu'à ses pieds, tout ému et serrant ses deux mains dans les siennes :

— Oh ! ma Marguerite, dit-il, vous aimez donc bien votre ami ?

— Oui, répondit-elle bien bas, inclinant sa tête élégante sous ce regard humide, comme une pervenche sous la rosée d'avril.

Un serment d'amour fut près d'échapper aux lèvres du jeune homme ; mais rassemblant ses forces pour repousser cette tentation, et cédant à la raison et à l'honneur, il s'arracha à cet enivrement et se remit à ramer pour atteindre le bord, où ils trouvèrent Joseph qui, s'étant glissé entre les bouleaux, venait au devant de sa cousine dont il s'empara pour regagner la ferme.

— Marguerite, lui demanda-t-il d'un air froid et sombre, quand Roger se fut éloigné, vous l'aimez donc ?

— Pourquoi pas Joseph !... Il est si bon ! il est si heureux de me voir heureuse !

— Vous ne savez donc pas ce que vous promet l'avenir ?

— L'avenir, reprit-elle, réveillée et troublée par ce mot qui commençait à lui faire pressentir des douleurs. Mais l'avenir est loin... et le présent est si doux !

— Il partira. Il retournera à Paris... Et vous serez seule... et vous pleurerez.

— Ah ! Joseph ! vous n'êtes pas méchant et vous venez de m'ôter mon bonheur !!! Il partira, ajouta-t-elle, répondant à sa propre pensée...

Et Joseph fut aussi effrayé de sa pâleur que navré de son accent. Il eût voulu pour tout au monde reprendre ses paroles.

De ce jour, toutes les douces illusions de Marguerite tombèrent desséchées. La réalité était apparue. Aucune joie ne rentra dans son cœur. Elle revit encore quelquefois le châtelain, mais sans abandon, sans quiétude. Tout allait finir. Et, en effet, il le lui apprit lui-même un jour :— Il partait le lendemain, bien chagrin de sa propre peine, mais plus encore de celle quelle ne craignit pas de laisser voir. Puis il fallut se séparer. Roger était bien attendri.

— Adieu, Marguerite, dit-il... Adieu... je reviendrai..

— Jamais, répondit-elle en croisant les mains sur sa poitrine pour calmer les angoises de son cœur : je le sens là.

II

Lorsqu'il fut loin ; quand le vide et l'isolement eurent repris la pauvre orpheline, les jours se passèrent tantôt dans un morne découragement, et tantôt dans la comparaison du temps présent avec celui qui venait de s'écouler. Elle existait par la mémoire, par un rappel incessant de ces heures d'amour que, dans sa chaste ignorance, elle n'eut pas même qualifiées ainsi.— Devenue insoucieuse de ce qui n'était pas son cher passé, elle errait oisive et languissante dans les endroits solitaires de la campagne déjà jaunie et attristée par les teintes d'automne, et qui s'harmonisait avec l'état de son esprit.

C'était surtout l'allée de pommiers, où avait commencé le fugitif roman de sa vie, qu'elle aimait à retrouver. Là, ses souvenirs prenaient une forme et des couleurs plus précises. Les arbres, le banc, étaient des témoins qui avaient vu et aidé son bonheur ; et elle eut voulut retenir chaque feuille que le vent détachait et chassait au loin. Quelquefois, dans un irrésistible besoin de s'épancher, elle retraçait sa pensée constante dans des lignes ingénues adressées à celui qui en était l'objet, mais qui ne lui étaient pas envoyées. Enfin, trop repliée sur elle-même, partagée entre les regrets et les privations de cœur qui la minaient, le corps cédant aux fatigues de l'esprit, elle commença à s'allanguir sensiblement. Les soins et le repos étaient alors devenus nécessaires ; mais sourde aux prières de son oncle et de Joseph, elle continua à rester des journées entières au dehors, bravant les brouillards, le froid humide, toutes les intempéries de novembres, jusqu'à ce que, saisie par une toux violente, elle fut obligée de garder la chambre. Elle était si respectée et aimée dans sa famille, qu'on s'empressa autour d'elle. Mlle Zélie cessa les observations qu'elle faisait quelquefois sur la cause de ce qu'elle appelait ses originalités. Mais le bon fermier à l'air dûr, à l'enveloppe épaisse, souffrait véritablement de ses souffrances. Il avait déviné et compris les douleurs de l'âme de son enfant d'adoption, aussi bien que les douleurs du corps, et quelques mots de compassion avaient souvent rafraichi et calmé sa blessure.

— Tu l'aimes toujours, chère fille, avait-il dit un jour... Ce n'est pas ta faute. Mais c'est un seigneur, et c'est là le malheur !... Quel dommage qu'il soit venu ici ; car Joseph n'est pas beau comme lui, et tu l'as toujours repoussé. Cependant il t'aime tant, qu'à la fin tu l'aurais écouté. J'eusse été si heureux de ce mariage.. Enfin, n'en parlons plus ; la Providence t'aidera, et lui aussi.

Mais le mal grandit. On pensa alors à appeler le médecin de la ville, et le fermier voulut l'aller chercher lui-même. Il enfourcha sa mule un soir, malgré un temps affreux, et le ramena quelques heures après, non sans éprouver un cruel malaise, une accablante fatigue, symptômes alarmans d'une fluxion de poitrine dont il mourut quelques semaines après.

Cet événement plongea toute la famille dans un tel désespoir que Marguerite fit taire ses chagrins personnels pour consoler ceux des autres.

Elle s'accusait auprès d'eux d'avoir causé la mort de ce pauvre oncle, qu'on attribuait avec raison à la course imprudente et trop rapide qu'il avait fait pour elle. Elle demandait pardon à Joseph de l'avoir privé de son seul ami, et avait avec lui une telle expansion de tendresse, lui exprimait avec tant de chaleur ses regrets et son affection fraternelle, qu'il finit par souhaiter plus encore, et que ses pensées jalouses firent place à des espérances d'union dont il l'entretint plus tard.

Rien ne germait à demi dans le cœur de l'enfant. Quand elle entrevit clairement le moyen de donner à son parent un bonheur qui remplacerait celui qu'elle lui avait ôté, elle n'hésita pas à sacrifier une chère image, un vivant souvenir. C'était aussi une dette qu'elle acquittait envers le digne bienfaiteur si vite enlevé à sa reconnaissance. Plus l'abnégation était grande, plus elle lui semblait désirable... Enfin elle se rendit aux pressantes sollicitations de son cousin, et ils furent mariés peu après. Mais la fête fut presque un deuil. Au moment du sacrifice, Marguerite se sentit plus que jamais sous la domination du sentiment profond qui ne l'avait point quitté, et s'était seulement voilé pendant quelque temps. Elle fut sur le point de tout avouer, de ressaisir sa liberté ; puis, forte de sa volonté, craintive en face des nouvelles angoisses qui retomberaient sur le cœur de Joseph, elle fléchit les genoux et courba la tête.

Au retour de l'église et en face de ses obligations, elle comprit qu'elle venait de faire de solennels adieux à toute joie, à tout bonheur ; et pourtant, par un suprême effort, elle voulut paraître satisfaite et gaie.

— Mon ami, dit-elle à son mari en lui tendant la main, vous n'embrassez donc pas votre femme.

— Quand cela vous sera doux, lui répondit-il à demi-voix.

Ces mots, pleins de noblesse, émurent la pauvre épouse ; elle jura dans son cœur de répondre dignement à un désintéressement si généreux.

III

Qui de nous, quand reviennent les premiers jours du printemps, quand tout s'éveille, fleurit et chante, qui de nous n'a senti un renouvellement plus amer des sensations et des douleurs assoupies que nous croyions presque éteintes dans notre âme ? Marguerite l'éprouva.

Depuis qu'elle était liée à Joseph, les devoirs et les exigences de sa position avaient en apparence rempli sa vie. Attentive à éviter tout ce qui pouvait contrarier son époux, soucieuse d'éloigner de lui tout ce qui devait ranimer ses instincts jaloux, elle s'épuisait en magnanimes efforts pour qu'il la crût plus heureuse qu'il ne l'était lui-même. Mais en dépit de ce courage et de la puissante affection qu'elle lui portait à plus d'un titre, quand les bois reprirent leur feuillage, quand les fleurs s'épanouirent pour étoiler de nouveau les prairies, quand les hôtes des airs saluèrent cette renaissance, tous ses souvenirs refleurirent aussi. Elle était durement blessée par le contraste de cette fête de la nature avec le deuil de son âme, et l'approche de la saison des vacances, qui devait ramener Roger à sa mère, la troublait, l'effrayait, car elle tressaillait de joie à cette pensée de retour, et sa conscience s'en alarmait. Son regard fuyait celui de Joseph qui, préoccupé autant qu'elle, quoique d'une autre manière, par les mêmes prévisions, cherchait incessamment le moyen d'empêcher qu'ils se rencontrassent jamais.

Un jour, il apprit qu'une métairie située à vingt milles environ de la Chesnaye, était à vendre. Il se l'appropria aussitôt, quitta sa mère et sa sœur, auxquelles il était inutile, et fut s'y installer peu après, emmenant sa femme qui ne songea pas à y mettre obstacle.

Mais là, tout lui était étranger. Rien ne lui parla un langage connu. Plus de refuge aimé où reposer son œil attristé et son âme accablée de luttes constantes. Elle se retrouvait sans cesse en face de son juge, dont elle eut préféré la sévérité à la bonté silencieuse.

Un soir, fatiguée, morne, sans vouloir, sans pensée, elle était solitairement assise à la porte de sa demeure qui s'ouvrait sur un grand chemin, lorsqu'un bruit de chevaux et de voix rieuses l'arracha à cette léthargie. C'était, en effet, une cavalcade qui s'avançait vers la maison, incertaine de la direction qu'elle devait prendre pour retourner à son gîte. Elle était composée de deux jeunes femmes et de trois jeunes gens, dont l'un était particulièrement occupé d'une des élégantes amazones qui, mi-gaardement courbée sur sa selle, prêtait une oreille obligeante à ses galans propos ; et l'animation de son visage, la souriante expression de ses traits prouvaient suffisamment qu'ils ne lui déplaisaient pas. Ainsi, ils approchèrent de Marguerite, et lui demandèrent quelle route il fallait suivre pour arriver prochainement à une villa voisine. Mais ce temps d'arrêt, devint fatal. Il lui permit d'acquérir la déchirante certitude que ce cavalier si empressé, était Roger, ce que certaines allures et bien plus encore les battemens précipités de son cœur lui avaient révelé. A peine put-elle répondre, et la joyeuse troupe venait de disparaître, lorsque l'infortunée s'évanouit dans les bras de Joseph, qu'elle n'avait pas aperçu.

Roger continua son amoureuse promenade, un peu préoccupé cependant de la vague ressemblance qu'il avait cru reconnaître entre la villageoise, à laquelle il avait à peine fait attention en passant, et la gracieuse habitante des bocages de la Chesnaye ; mais les réunions, les plaisirs de tous genres qu'il goûtait dans la maison de plaisance de sa sœur, où il passait ses secondes vacances, effacèrent bientôt cette impression. Quelquefois, néanmoins, il pensait un peu à Marguerite, et il avait un tendre regret d'avoir vu finir si vite et si brusquement le gentil poème commencé avec elle. Il était même pris d'un indéfinissable et envieux désir de revoir cette femme qui la lui avait rappelée, et se promettait d'aller le lendemain à la ferme où il l'avait entrevue si vagement à travers le voile d'un tête-à-tête qui avait bien plus d'empire sur sa mémoire et son imagination. Et le lendemain, d'entraînantes et piquantes causeries, une nouvelle distraction retardaient l'exécution de ce projet. Bref, il retourna à Paris pour reprendre sa vie active. Après avoir élargi les limites qui bornaient, l'année précédente, les agrémens de son existence de jeune homme et y avoir ajouté un certain luxe en désertant le quartier latin, il se lança franchement dans le monde et n'eut plus un moment, une pensée à donner à ces souvenirs qui lui semblaient à présent, si puérils qu'il les eût à peine avoués.

Combien alors se fut repentie Mme d'Anthoirs de l'égoïste indulgence avec laquelle elle avait considéré l'affection de Roger et de Marguerite, si penchée comme Joseph au chevet du lit de cette dernière, elle eût vu la sève et l'animation quitter d'heure en heure cette fille des champs sitôt flétrie, sitôt brisée, dont la bouche n'avait plus un sourire, les yeux plus un doux regard. Redevenue la proie d'une idée fixe, celle de l'oubli et même du dédain du patricien elle aspirait ardemment au seul repos dans lequel pouvaient s'éteindre son amour et les remords qu'il lui causait. Enfin, aux premières neiges, elle pressa d'une étreinte reconnaissante la main de l'ami qui l'avait véritablement aimée et dont la patience et le support méritaient son adieu suprême : ses paupières s'affaissèrent, et Joseph fut seul sur la terre.

—Marguerite ! Marguerite ! Tu me quittes encore, s'écria-t-il éperdu.. Et dans ce conflit de sensations qui bouleversaient son âme, il ajouta : Elle ne l'aimera plus !

IV.

Un matin, frileusement enveloppé dans une riche robe de chambre, étendu sur un moelleux fauteuil, le comte Roger d'Anthoirs, nonchalamment rêveur, semblait suivre d'un œil charmé les capricieuses ondulations des feux follets qui serpentaient dans l'âtre de la cheminée de son riche appartement de garçon.

Accablé de plaisirs successifs et nombreux, il savourait délicieusement le *farniente* de cette heure de loisir, et dans ce demi-sommeil délectable qui ne laisse entrevoir la réalité qu'à travers un prisme nuageux, il évoquait confusément les gracieuses fées qui lui étaient apparues la veille, rayonnantes de fleurs et de diamans au milieu des simptuosités d'un bal, lorsque le vieux Louis, serviteur dévoué dont la surveillance vigilante devait calmer, à quelques égards au moins, la sollicitude de la mère absente, lui apporta une lettre qui venait d'être envoyée par la poste, et l'avertit, en même temps, que *Marie Jeanne* était sellée pour la promenade du bois.

La venue de la lettre contraria l'indolent, car elle l'enlevait à ses chères fictions : aussi ce fut avec une brusquerie mécontente qu'il en rompit le cachet. Mais, à mesure qu'il lisait, cette impression fit place à une surprise pénible, et une émotion assez violente se peignit sur ses traits d'ordinaire calmes et réguliers. Puis, ayant achevé sa lecture, il passa la main sur son front comme pour empêcher une larme d'arriver à ses yeux, et sonna le valet de chambre qui s'était retiré.

—Louis, lui dit-il d'une voix altérée, quand M. de San Lucar viendra me chercher, vous lui direz que je le rejoindrai à Madrid, mais plus tard. Je n'y suis maintenant pour personne ; et vous passerai chez Mme. de Montmorin pour lui présenter mes excuses : je ne profiterai pas de la loge ce soir. Mais demain, j'aurai l'honneur de l'accompagner aux Français.

Vers quatre heures, Roger cheminait le long de l'avenue des Champs-Elysées, et faisait faire mille jolies courbettes au nerveux quadrupède qu'il montait. Pendant son absence, Louis, qui avait l'ordre de ne rien négliger pour être au courant des actions de son maître, et qui l'avait vu partir sans fredonner, selon sa coutume, quelque air d'Opéra, se mit à fureter dans l'appartement, et trouva sur la cheminée, au milieu de billets presque tous insignifians, quelques lignes, ainsi conçues, datées de la Rosale, et signées de Marguerite :

« J'attends chaque jour quelque chose qui me parle de vous, et rien n'arrive ; mais c'est que rien ne doit venir.

« Je suis souffrante, enfermée à la ferme, où l'on m'a donné la plus belle chambre, il est vrai mais où il n'y a pas une fleur. Ils n'en ont pas besoin pour eux-mêmes. Ont-ils tort ? ont-ils raison ? Ils sont sages, ils sont calmes, ils ont la paix. Ils ne cherchent rien au-delà ; et leur cœur ne bat pas plus vite parce que les fleurs sont plus belles et que les oiseaux chantent mieux. De rêveries, ils n'en ont pas besoin ; de causeries non plus.

« Ne croyez pas que je les critique. J'aime mieux, voilà tout.

« Pourquoi aussi m'avez-vous tant gâtée ? Pourquoi ces chères heures passées avec vous, mon ami, m'ont-elles fait entrevoir un coin du ciel ? Nous ne pouvions pas toujours vivre ainsi.

« Que faites-vous, vous homme et courageux ? Je ne sais plus de loin lire vos journées. Aussi, quand je vais à ma fenêtre, d'où j'ai une si charmante vue, je voudrais être oiseau et vous aller trouver sans qu'on le sache, car je ne puis croire que vous n'êtes pas là où j'aime tant à regarder. Je pense à vous toujours. Mais écrire